

Selon Désiré Nisard, la littérature française a entamé son irrésistible déclin dès la fin du XVII^e siècle et la mort de Bossuet, opinion qu'il énonce en 1835, c'est dire comme les choses ont dû se dégrader encore, c'est dire quelle aversion lui eût à coup sûr inspiré cet ouvrage, daté des premières années du XXI^e siècle. Et certes, il ne sera pas écrit dans le style des classiques latins chers à son cœur, mais cette tare n'eût été que le prétexte allégué par ce faux jeton de Nisard pour justifier son dédain, nous ne sommes pas si naïfs. La cause réelle de sa rancœur se devine sans grande dépense de sagacité. Quelle est en effet la cible principale de ce brûlot ? Désiré Nisard lui-même, bien contrit de la chose. On le serait à moins. Car l'intention de l'auteur de ces pages est claire et crânement annoncée : il va s'agir d'anéantir Désiré Nisard, et l'œuvre sera accomplie. C'est un serment que je fais là. Je vais le harceler avec mes chiens, lâcher sur lui mes faucons, piller ses vergers, brutaliser sa famille, entendez-vous ? Je vais démolir Désiré Nisard.

Curieux projet, me dit Métilde, puis elle veut savoir qui est Désiré Nisard, comme si cet individu méritait qu'on s'intéresse à lui. Ma réponse fuse : Désiré Nisard ? C'est à peine si on le sait, et d'ailleurs tout le monde s'en moque.

S'appelle-t-on Nisard ? Désiré Nisard ? S'appelle-t-on Désiré Nisard ? Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard ? Métilde, écoute bien, je répète : Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard. Qui s'appelle ainsi ? Il me semble que cela campe le personnage. Qui s'appelle ainsi, hormis justement et comme par hasard Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard ? Tout n'est pas dit, bien sûr, sur ce triste pitre, avec son seul nom. Mais on peut déjà faire remarquer très calmement que Désiré Nisard n'est pas le plus fameux d'entre les Napoléon.

Il n'est pas interdit non plus de consulter, dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse, l'article écrit à chaud, du vivant même du vieux birbe, qui constitue un document d'autant plus précieux qu'il émane d'un témoin direct des agissements de **NISARD** (*Jean-Marie-Napoléon-Désiré*), *critique français né à Châtillon-sur-Seine (Côte d'or) en 1806. Elève de Sainte-Barbe, M. Nisard entra dans le journalisme dès qu'il eut achevé ses études et démontra ainsi que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir, axiome qui était fort en faveur sous la monarchie de Juillet. Parti du Journal des débats et du National, il arriva à être député, directeur de l'École normale et académicien.* Larousse, on le constate, observe un silence embarrassé au sujet de l'enfance de Désiré, ce qui est tout à l'honneur du lexicographe dont nous aurons maintes occasions encore d'apprécier la grandeur d'âme et le bon cœur ainsi que le sens de la mesure en toutes choses, car le petit Nisard fut un mouffet pénible, geignard, dissimulé, capricieux, velléitaire, timoré, qui essayait avec ses manchettes la morve que produisait intarissablement son nez ridicule, sale habitude qu'il conserva, dit-on, jusqu'à un âge avancé en dépit des remontrances de ses parents auxquels, dans le même temps, leurs deux autres fils, Charles et Auguste, ne donnaient que des satisfactions. «*Mon père était un homme de bien, d'une probité à toute épreuve, dont toutes les actions ont été des fruits de vertu* », reconnaîtra Nisard sur le tard, et sa mère aussi était une bien bonne femme dépourvue de malice. Le prénom qu'elle choisit pour l'enfant dit assez à quel point il était attendu. Malgré quoi le nouveau-né chétif, flottant un peu dans des éléments de layette confectionnés tout de même pour un garçon plus robuste, ne cesse de souiller ses langes et de régurgiter son lait, consacrant le reste de son temps à pleurer durant les premiers mois d'une existence qui ne dédaignera non plus par la suite aucune des manifestations sonores relevant du registre de la plainte.

Vilain cafard, bon élève par défaut d'imagination et servilité naturelle, doué par ailleurs de la phénoménale mémoire des pauvres d'esprit dont le cerveau est cousin des mousses et des éponges, Désiré subit les brimades de ses camarades mais rend hardiment coup pour coup, écrasant sous son poing les coccinelles et les fourmis qui passent à sa portée. Toutefois, le pou se sent chez lui dans sa chevelure terne et filasse.

Mais comment sais-tu tout cela ? me demande Métilde. Il suffit pourtant de lire quelques lignes de ce sinistre cagot pour ne plus rien ignorer de lui et deviner d'où il vient, de quel œuf pourri, de quelle enfance contrariée il est issu. Mais, certainement, Métilde a mieux à faire que d'envoyer un bibliothécaire extraire dans les arrières-fonds poussiéreux de la réserve les quatre tomes, scellés par l'humidité et l'indifférence séculaire du lectorat, de *l'Histoire de la littérature française* de Nisard et laisser se faner dans ces pages quelques heures de sa jeunesse, de sa beauté fascinante. Comme je souffrirais de savoir Métilde enlisée jusqu'à mi-corps dans ce marécage ! Métilde prisonnière de la boue grise de ces volumes et Nisard tout au fond rampant comme un visqueux reptile, s'enroulant autour de ses chevilles, Nisard tapi au creux de son œuvre idéalement vide, triste construction de pâte à papier, et guettant la proie juvénile, après des décennies de solitude amère à peine troublées par la visite oblique de quelque universitaire pressé en quête d'une référence pour une note en bas de page, Nisard vautré dans sa fange avisant soudain le pied rose de Métilde, y ventousant ses lèvres flasques, Nisard dont j'ai toujours soupçonné la secrète abjection, incapable cette fois de cacher son jeu et de se dominer après une si longue abstinence, et se jetant sur elle en crachotant, l'œil fou, l'air hagard.

Si Nisard touche à Métilde, je ne réponds de rien. Rendez-vous demain aux aurores sur la morne plaine de Waterloo, Napoléon Nisard ! Tu vas apprendre ce que c'est que de souffrir mille morts puisqu'il semblerait que la tienne ne t'a pas suffi, qui délivra le monde de ta présence fastidieuse, j'en ai neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres à t'infliger, veux-tu que je les énumère ? Certaines mettent en mouvement des calamars géants ou des crotales, d'autres ne nécessitent qu'un ongle affûté de fillette ou une pincée de verre pilé. Il y en a une que j'aime particulièrement, qui est un peu lente à venir, tu verras,

pour laquelle le bourreau est un rat. Si Nisard touche à Métilde, je rassemble ses cendres terreuses, je modèle dans mes mains un masque épouvanté, grimaçant d'effroi, et je le cuis - et voilà quelle sera la postérité de Désiré Nisard. Et s'il reste quelques os longs ou courts dans le cercueil éventré, je saurai bien les farcir de lard pour intéresser de nouveau à eux les chiens qui errent. Et la poignée de dents recueillie, je jure que je trouverai le moyen d'en tirer encore des grincements affreux. Nisard, sombre brute, tu lâches immédiatement ma femme ! Nisard, je vais te mordre le corps, te découper en tous petits morceaux, en dés, en lanières. Tu n'en as pas fini avec moi.

« *Persuadé que les lettres doivent être une discipline qui s'ajoute aux exemples du foyer domestique, à la religion, aux lois de la patrie, j'ai cherché dans nos grands écrivains moins l'habileté de l'artiste que l'autorité du juge des actions et des pensées, moins ce qui en fait des êtres merveilleux que ce qui les met de tous nos conseils et les mêle à notre vie, comme des maîtres aimés et obéis* », proclame par exemple Désiré Nisard. S'il veut un maître, je vais lui en trouver un, moi. Il va falloir qu'il rampe. On aime le fouet, hein, Nisard ? Je présentais bien quelque turpitude de cet ordre. Tu ronronnes sous mes griffes, n'est-ce pas ? Tes petits cris sont des cris de plaisir. Je vais donc m'armer plus sérieusement. Il existe tout de même des lames qui dispensent des jouissances médiocres.

Je ne cracherais pas sur un peu d'aide. Rejoignez-moi. Mettons-nous à plusieurs. Tombons à dix ou vingt sur le râble de Nisard. Soyez deux au moins à me prêter main forte. Vous le tiendrez et je frapperai. Je frapperai au ventre avec le poing, au visage avec le pied. Je viserai les parties basses de Nisard qui ne s'est déjà que trop prolifiquement reproduit, l'animal. Il est temps d'interrompre cette descendance, de tarir cette sève où grouillent comme têtards dans une vasière les agents morbides de la propagation du Nisard et qui s'écoule hors de lui par saccades comme une hémorragie. Pansons cette plaie. Couturons-la avec du câble métallique. Soudons. Trop de fils déjà ont vu le jour, qui se sont répandus de par le monde. Il serait illusoire de prétendre les rattraper tous et leur faire la peau. Mais nous tenons l'auteur de ce crime contre l'humanité. Nous tenons le responsable de ce grand malheur. Nous tenons Désiré Nisard. C'est un homme mort. Qu'il n'attende de nous aucune clémence. Saint Désiré sera lapidé, écorché, livré aux lions. Puis nous commémorerons fidèlement son martyre chaque année par des fêtes orgiaques, des carnivals délirants, mes amis. Tenez-le bien. Oh, comme il fait bon cogner parfois. À chaque coup porté, le bonhomme s'effrite. Il n'est plus insensé désormais de rêver d'un livre sans Nisard.

Où l'on pourrait comme dans un square, une clairière, comme sur la Lune, se retirer, fuir le bruit et le mouvement des histoires, des éternelles histoires toujours recommencées, et l'autorité des juges de nos actions et de nos pensées, comme dans la plaine au lendemain de la disparition des dinosaures, désencombrée, on jouirait là d'un espace de repos, de retraite, sans Dieu non plus ni aucune tête nouvelle à considérer - ou bien fugacement la tête à claques et à chapeau d'un passant bientôt las de ramasser sa coiffe flétrie dans la poussière, qui ne s'attardera donc pas en notre compagnie -, nulle mécanique de causes et d'effets pour nous happer ni crémaillère sous nos semelles crantées, nul suspense pour nous intéresser fallacieusement à des énigmes vaines et si peu intéressantes en vérité que leur dénouement navre comme une duperie, une promesse non tenue, une femme de sable, ce serait un livre encore, bien sûr, mais où rien ne se produirait comme dans les autres livres, un livre sans Nisard, un livre écrit peut-être simplement pour occuper la place et défendre cet espace contre les autres livres qui auraient vite fait sans quoi de l'encombrer, empêcher que s'y insère un livre pareil aux autres livres, avec son petit système efficace, son petit tricot, immédiatement l'ouvrage qui commence, dès la première page mille couturières au travail, mille fourmis ouvrières, et la fatigue de la vie subséquente autant de fois multipliée, l'éternelle histoire repartie, la mort à l'œuvre, un livre où l'indésirable Nisard manquerait d'air, où s'étioleraient avec lui les exemples du foyer domestique, de la religion, des lois de la patrie, où s'engloutiraient les choses innombrables, où tout disparaîtrait.

Un volume de pages blanches ne ferait pas notre affaire, qui voudrait être rempli de gauche à droite et de haut en bas comme un cahier de leçons - et tout serait à nouveau compris, justifié - ou constituerait pour les écrivains une tentation permanente. Qu'ils le voient seulement, qu'ils le palpent, et ils sentiront remuer en eux comme autant de fils pressés de naître leurs principaux organes : voici leur belle âme qui s'épanche, leur intelligence qui s'excite et leur imagination surtout, leur vivace imagination qui rassemble en hâte ses souvenirs. Or ce livre, du moins dans l'espace qu'il va dégager pour s'y inscrire, entend échapper à leur contrôle, à leur maîtrise, à leur passion du sens, à leur goût du détail, à la justesse de leurs descriptions - ne croirait-on pas parfois contempler le monde depuis une fenêtre ? -, à leur art de la narration. Oh non, cette fois nous ne voulons pas nous engager dans ce couloir, dans ce tunnel, cette fois nous ne voulons pas passer la tête, la cheville et le poignet dans ces nœuds coulants. Nous ne nous laisserons pas prendre à ces pièges, à ces tours, cette fois. Nous n'avons que trop complaisamment joué le jeu. Comme nous étions dociles ! Et partants pour chaque nouvelle aventure. Vous marcherez sur deux jambes, fut-il par exemple édicté. Eh bien, tout le monde ou presque s'exécute. Regardez autour de vous si vous en doutez. Et ces deux jambes, chacun va les mouvoir de la même façon et toujours pour se rendre ailleurs. Ce pas cadencé résonne sur toute la planète. Aurions-nous le nez si fin à force d'être menés entre pouce et index droit devant par nos maîtres aimés et obéis ? Et nos genoux sont-ils devenus si ronds à force de rouler parmi les autres genoux dans le grand flot humain où s'entrechoquent aussi les crânes, brassés comme galets ? Ce livre sans Nisard serait une occasion de solitude heureuse enfin.

Rigueur et intégrité ne sont que la veste et la culotte de l'habit d'apparat de Désiré Nisard. Il n'y a pas en réalité de personnage plus versatile. La souplesse de son échine est un objet d'envie pour les couleuvres et les limaces qui rampent sous Louis-Philippe. Après avoir soutenu le gouvernement de ce dernier, il passe dans le camp des libéraux, ces volte-face dont il sera toute sa vie coutumier obéissant aux exigences d'un idéal pur et dur entièrement confondu avec l'ambition

personnelle et la soif d'honneurs de ce vil courtisan qui fera son chemin sous tous les régimes : certainement il avait assez d'huile dans ses burettes pour graisser toutes les girouettes de Paris. Pensez-vous qu'il le fit ? Oh non ! Tout pour sa gueule ! Le portrait de Nisard par Larousse continue ainsi : *En littérature, il s'enrôlait avec la même franchise sous la bannière des fantaisistes et publiait un petit roman grivois, Le Convoi de la laitière (1831, in-8°), qui causa par la suite plus d'une insomnie au critique gourmé et à l'académicien. Le Convoi de la laitière est introuvable : on prétend que M. Nisard a passé une partie de sa vie à en rechercher les exemplaires pour les détruire.* Et là, deux regrets contradictoires simultanément nous vrillent le cœur.

Nous regrettons, d'une part, de ne pouvoir lire *Le Convoi de la laitière*. Il semblerait en effet que Nisard ait bel et bien réussi à faire disparaître tous les exemplaires imprimés. Nulle mention de ce titre dans les catalogues des plus prestigieuses bibliothèques. J'avoue sans difficulté que je n'ai pas non plus remué ciel et terre pour le retrouver. Il y a des plages où s'étendre, des pipes à fumer, et mille autres choses à faire encore demain avant de se lancer dans la quête sans fin de ce pot au lait. Mais on lirait bien, s'il nous tombait entre les mains, on survolerait volontiers rapidement le récit égrillard de Nisard dont il nous est cependant facile de deviner la platitude - seule originalité notable par les monts et les vaux de la littérature érotique - au vu de ses écrits suivants dont la nullité désespère. Et peut-être alors, me dis-je, quand j'aurai démoli Nisard, c'en sera fini aussi de ce cauchemar de l'anéantissement qui visite l'homme au cœur même ou au creux, donc, de ses plaisirs. Bien sûr, Désiré Nisard maîtrise la prose classique française, mais il compte les mesures et les pas, technicien de surface, interprète sans génie d'une musique écrite par d'autres : la plus belle peau de tambour tendue sur une souche ne résonne pas non plus.

Le titre de la polissonnerie de Nisard nous renseigne assez sur l'étroitesse de son imagination : sa libido même ne lui inspire que des fantasmes d'une banalité pénible. N'y a-t-il donc aucun domaine où Désiré, libre de toute contrainte et de tout conditionnement, se laisserait un peu aller, parmi les ruines de ses dogmes et les cadavres de ses maîtres, bondissant sur ses pieds élastiques, se raccrochant dans les airs à son pipeau ? Sa laitière aux épaules laiteuses, aux seins lactescents, aux cuisses douces comme de la crème, aux fesses de beurre, est inexorablement ce fromage blanc qui ressuscite la nourrice tant aimée de Nisard, brave femme dont l'hypertrophie mammaire remarquable mais légèrement handicapante pour toutes les activités ne requérant pas la participation au premier plan de cette gorge majestueuse occupa longtemps tout le champ de sa conscience puisque, à la représentation euphorisante de la tétée à venir, se substituèrent insensiblement dans les songeries du préadolescent inhibé des visions plus troubles, et sa sexualité resta marquée à jamais par cette confusion : durant toute sa vie, Désiré Nisard crut que l'homme éjaculait le bon lait nourricier bu d'abord au sein de son amante, et ses maîtresses éprouvèrent la plus grande peine à décamponner ce client goulu qui aspirait et pétrissait fébrilement leur poitrine. Comme Nisard finissait en effet par expulser quelques millilitres de semence, il demeura persuadé que celle-ci circulait de la femme à l'homme puis de l'homme à la femme et rien ne put l'en faire démordre ni lui ôter la crainte secrète de ce jour où les femmes, ayant mis au point le système de pompes et de tubes qui leur permettrait de faire l'économie de l'acte sexuel pour engendrer, chasseraient de leur lit le bonhomme au dos velu et aux pieds jaunes qui s'y incrustait depuis l'aube des temps. Et comme de nombreuses professionnelles lui montraient la porte dès qu'il commençait à les frictionner à sa manière, il fut souvent convaincu que l'appareil était opérationnel et que jamais plus il ne connaîtrait le fulgurant plaisir de l'amour. Alors il prenait la première diligence pour Châtillon-sur-Seine, pleurant pendant tout le voyage, et il courait se blottir une fois encore entre les seins formidables de sa nourrice. Voilà pour *Le Convoi de la laitière*. Voyez qu'il n'était pas nécessaire de se procurer le livre pour en percer l'affligeante énigme : dès lors nous préférons ignorer le détail de l'intrigue, n'est-ce pas ?

D'autre part, nous déplorons aussi que la lucidité qui le poussa à rechercher pour les détruire tous les exemplaires de son récit fripon n'ait pas éclairé de ce même jour froid et objectif son existence tout entière : une corde est si vite tressée. Il se fût employé alors à effacer chacune de ses traces avec la même obstination, veillant à ne rien laisser subsister qui pût le rappeler au souvenir des hommes, brûlant les registres où son nom fut inscrit, faisant grande consommation de gommes et d'allumettes, éliminant un à un les témoins de sa vie, ses professeurs, ses cousins, ses voisins, ses logeurs, accomplissant en somme l'ingrate besogne qui aujourd'hui m'échoit - j'aurais tellement mieux à faire ! L'exemple du *Convoi de la laitière* le prouve : qui mieux que Nisard était à même de démolir Nisard et plus idéalement placé pour y parvenir ? Instruit par l'expérience et las de revenir sans cesse en arrière pour corriger ses erreurs, retirer ses paroles et renier ses malencontreuses initiatives, il se fût abstenu d'agir, de bouger, de parler, il se fût finalement abstenu de vivre, accédant de son vivant aux vœux de la postérité, m'épargnant aujourd'hui la corvée de l'anéantir moi-même, ce qui lui eût valu de ma part une pensée reconnaissante et fugace donnée - à défaut d'en appréhender l'objet aboli - au vent, aux feuilles, à la dépaysante beauté du monde sans Nisard.

Mais qu'est-ce qu'il t'a fait exactement, ce type ? me demande Métilde qui ne m'avait jamais vu si énervé et qui aimerait que je lui masse plus doucement le crâne, parce que là tu me tires les cheveux, c'est désagréable. Ce qu'il m'a fait ? Tu ne crois tout de même pas, Métilde, qu'un individu aussi lourd que Nisard peut peser sans la déchirer sur la trame délicate des jours comptés à l'humanité pour y inscrire son aventure. Nous pâtissons encore aujourd'hui des conséquences d'une existence aussi néfaste, et par exemple tu admettras que la brusquerie que tu me reproches n'a pas d'autre cause. Métilde s'incline, et dégage précautionneusement sa tête d'entre mes mains.